

H-France Review Vol. 11 (January 2010), No. 2

Julie Candler Hayes, *Translation, Subjectivity & Culture in France and England, 1600-1800*, Stanford : Stanford University Press, 2009. 321 pp. \$ 60 U.S. (cl) . ISBN 978-0-8947-5944-1.

Compte-rendu par Michel Ballard, Professeur émérite à l'Université d'Artois.

Le livre de Julie Candler Hayes (JCH) se présente comme un ouvrage « sérieux » : sur un total de 321 pages, 33 sont consacrées à une copieuse bibliographie qui contient aussi bien des études générales que particulières, des recueils de préfaces, des traductions (qui, de manière significative, sont référencées sous le nom du traducteur) ; à cela s'ajoutent un index (essentiellement onomastique) de 5 pages ainsi que 32 pages de notes savantes, qui complètent un texte dense, d'une écriture souple et nerveuse où se perçoivent la passion et l'enthousiasme de la chercheuse pour son sujet.

Le titre annonce une thématique explorée en miroir et selon une architectonique de plaques, une série d'études qui renvoie à un large dessein : du classique, revu et corrigé, revu et élargi à la lumière de certains développements récents de la pensée littéraire et traductive.

L'introduction peut paraître longue : le projet aurait gagné, nous semble-t-il, à être présenté de manière plus économe, plus directe. JCH part d'un acquis indéniable : les études historico-critiques préexistantes sur la traduction en France et en Angleterre ; l'apport de son projet consiste à les traiter en parallèle sur le mode chronologique en essayant d'y trouver un sens. Il s'agit de repenser la traduction néoclassique en termes d'évolution dans le temps (et d'échanges), d'analyse de préfaces et de modes du traduire ; à cela vient s'ajouter l'inclusion, dans l'exploration du nœud de questions surgissant autour de la relation au langage et à la production du texte, des apports de la philosophie contemporaine (Lévinas, Nancy et Derrida). Cette relecture de la traduction néoclassique est menée à partir d'un impressionnant corpus de près de 500 ouvrages.

L'idée de rapprocher, à des fins de comparaison, les pratiques et les réflexions sur la traduction de part et d'autre de La Manche à l'âge classique n'est pas neuve (nous l'avions abordée dans le dernier chapitre de *De Cicéron à Benjamin* [1] en utilisant entre autres l'ouvrage de T.R. Steiner [2]), mais le travail auquel se livre JCH dans les deux premiers chapitres en précise et renouvelle l'étude dans la perspective qu'elle s'est fixée.

Le chapitre 1 est une relecture soignée des préfaces des traducteurs gravitant autour de Conrart, suivie de celles du groupe de Port-Royal ; cette analyse est éclairée par la référence à des thèmes dégagés par la traductologie contemporaine et par son intégration justifiée dans le dessein général de l'auteure. On y voit explorée cette quête de la pureté de la langue française que Derrida qualifie de 'résistance', résistance aux autres langues, à l'autre et en fin de compte à la traduction ou tout au moins à certaines formes de traduction. Tout cela est exploré de manière fine et équilibrée car JCH est capable de faire percevoir les nuances à apporter à cette vue que l'on a généralement du XVIIIe siècle. Signalons également, entre autres, la manière dont JCH expose les relations humaines sous-jacentes à ce réseau de publication, et en particulier aussi, autour du *Quinte Curce* de Vaugelas, la genèse méticuleuse d'une traduction (bien plus pesée que ne le laissait croire l'étiquette du genre dominant) suivie du laborieux travail d'accès à la publication. La traduction des auteurs anciens est enfin présentée non pas comme passéiste mais comme préservation et contribution à la construction de la modernité.

Le chapitre 2 est une lecture serrée des réflexions des traducteurs anglais de cette période. On commence avec les novateurs (Denham, Fanshawe, ...) qui se posent en réaction contre les 'littéralistes' du début du XVIIIe siècle et qui tout compte fait se rapprochent de la manière 'française' mais JCH prend soin de souligner leur occultation d'une possible influence en termes d'indépendance culturelle et fait apparaître certains aspects de leur singularité. La traduction en Angleterre à cette

époque, et jusque pendant la Restauration est prise dans un mouvement de politisation des discours : ce jeu de sous-entendus et de messages détournés ou à découvrir (dans les choix de textes) est fort bien mis en évidence par la référence à une pratique artistique de l'époque : l'anamorphisme. Un examen des idées exposées par Roger L'estrangé à propos de sa traduction de Sénèque concernant en particulier la paraphrase, puis un réexamen de l'*essay* de Roscommon sur la traduction de la poésie achèvent de brosser la préparation progressive du canon néoclassique tel qu'il sera repris et exposé par Dryden dans la préface à sa traduction des *Epîtres* d'Ovide.

Le chapitre suivant est une subtile exploration des notions de temporalité et de subjectivité à partir de sa « Dédicace » pour *L'Enéide* : le paramètre temporel est exploré autant sur le plan interne de l'exécution du travail que des contextes de production des deux textes ; et à cela se mêlent des considérations sur la subjectivité de la lecture et de la création. En fait JCH revisite la manière et les déclarations de Dryden à la lumière de son texte antérieur, celui de Denham, et surtout de la production et de la traduction antérieure de Segrais : passionnante (et remarquable) étude de retraduction, d'emprunts, de dialogue, d'échanges et finalement de coïncidences de vues, mais aussi de divergence créatrice dans la différence parcellaire d'exécution. Le contrat d'étude sur la subjectivité est bel et bien rempli : le dialogue avec le passé se double d'un échange avec l'autre (traducteur étranger).

Le chapitre 4 est vrai régal : JCH s'y livre à un réexamen profond de la querelle des Anciens et des Modernes dans la perspective des problèmes de traduction. Cette étude éclairante est menée autour de la traduction d'Homère par Anne Dacier ; on y trouve rappelé de manière extensive et perspicace un débat qui impliquait une prise de conscience linguistique et culturelle ; on y trouve exposés des textes jusqu'ici peu ou guère évoqués, et parfois présentés de façon tronquée. Tout cela prend l'allure de débats autour des langues, de leurs capacités d'expression, de la lecture, de l'accès au sens, aux cultures éloignées dans le temps.

Le chapitre 5 est consacré aux traductrices, dont on constate qu'elles ne sont pas si rares que cela. JCH décrit fort bien cette montée des femmes dans le monde de la traduction en la rattachant à leur présence de plus en plus visible dans les salons et comme auteures à part entière : Aphra Behn, qui réussit dans les deux domaines, est ici présentée, à juste titre, comme un cas exemplaire.

Tout autant que la rhétorique des préfaces, JCH, comme dans les autres chapitres, met en place une sociologie de la traduction féminine : par exemple, tout en reconnaissant l'existence de l'exception « Anne Dacier », elle expose la répartition presque « naturelle » entre auteurs de langues anciennes (nobles) pour les hommes et langues modernes pour les femmes ; les analyses de préfaces sont également révélatrices d'une spécificité convenue mais évolutive. Un sort particulier est accordé à la traduction des Mémoires de Ninon de L'Enclos et de sa correspondance par Elizabeth Griffith en raison de son paratexte complexe. Le chapitre se termine par un brillant essai sur le positionnement de la voix du traducteur, qui repose sur une habile utilisation de Derrida, un article de Benveniste (« actif et moyen dans le verbe ») et une postface d'Elizabeth Griffith.

Le chapitre 6 explore le changement de point de vue qui s'opère dans la perception de l'Antiquité et des langues anciennes au cours du XVIII^e siècle : cette transformation, qui implique la relation à la modernité montante, est également liée à une inversion du débat sur la relation des structures de la pensée au langage, élément crucial pour la théorisation ou la conception de la traduction. Ce panorama commence avec Pope et sa préface à sa traduction de *Illiade* où perçoit le sentiment de la difficulté d'accéder à un monde lointain mais où le style devient un objet et un moyen de préservation suprême. On appréciera l'utilisation soignée de Campbell pour l'hébreu et les textes sacrés ; cet auteur est rarement cité et analysé avec autant de précision. L'examen du débat sur les langues en France, leur relation au monde, à la pensée, leurs qualités respectives, leur hiérarchie, leur capacité à se traduire, est extrêmement riche et documenté : JCH y fait intervenir de nombreux textes de grammairiens, de pédagogues et de philosophes. L'analyse des préfaces rares d'un traducteur peu connu comme Turreil est à la fois une ouverture vers un certain relativisme et le témoignage d'une évolution dans la perception des enjeux de la traduction et en particulier de la subjectivité du traducteur. La dernière section, qui est une relecture, dans cette optique, du « Discours préliminaire » de Jacques Delille à sa traduction des *Géorgiques* est tout simplement magistrale par ce qu'elle révèle d'innovant dans la conscience des problèmes par cet auteur « éclairé ».

Le dernier chapitre esquisse le passage à une forme de modernité au travers d'un changement de choix dans les types de textes traduits : des textes anciens on passe aux contemporains. Le chapitre commence par une intéressante étude sociolinguistique concernant la notion de « naturalisation » qui renvoie à la conception de l'étranger, de son accueil dans la société ...et dans la langue : le commerce avec les peuples, les littératures, se double d'un commerce avec les langues. Puis JCH passe en revue les traductions du *Quichotte* en anglais et en français : leurs caractéristiques et surtout les préfaces des traducteurs : remarquable étude en retraduction avec les déclarations des traducteurs qui contribuent tout autant à l'affinement de la perception de la traduction que de l'acte d'écrire. En fin de compte, ce faisceau de considérations est rattaché au véritable objet de ce chapitre « la naissance des classiques modernes ». On commence par la « canonisation » de Pope avec les traductions de l'*Essay on Man* par de Silhouette et du Resnel et la très moderne traduction littérale et énergique de Saint-Simon. Avec beaucoup d'honnêteté (et de réalisme) JCH situe la « quantité de réflexion théorique » par rapport à la quantité de préface écrites. Mais la grande nouveauté est la traduction de la littérature romanesque des deux côtés de la Manche avec une plongée, à nouveau très réaliste et courageuse, dans la complexité des stratégies des traducteurs (soit dit au passage, il nous semble que JCH sous-évalue la préface de Desfontaines à sa traduction de *Joseph Andrews*) ; et l'on termine avec celui qui semble être l'irréductible étranger : Shakespeare, ou plutôt « l'intrus » comme dit JCH ; un traitement particulier est accordé à celui qui fut pratiquement l'introducteur du Barde (La Place) et eut à en assumer la différence pour tenter de la présenter et la rendre acceptable dans une préface dont JCH fait ici une belle utilisation pour son propos.

La conclusion n'est pas de style classique : de celles où l'auteur reprend les fils qu'il a tressés dans la trame de son livre pour établir une sorte de bilan et ouvrir des perspectives. On a plutôt l'impression ici qu'on ouvre une autre porte et qu'un chapitre complémentaire nous est offert pour aborder (de manière synthétique et prenante, il est vrai) le thème de l'historicisation et de la perception interne (par les auteurs de l'époque) du passé et du présent de l'activité de traduction. Pour ce faire, JCH utilise trois textes d'inégal intérêt (celui de Johnson nous semble surévalué) : le discours préliminaire de Goujet pour sa *Bibliothèque française*, les essais de Johnson écrits pour *The Idler* et l'*Essay* de Tytler. Outre le panorama théorique proposé par Goujet, JCH souligne la modernité (proche de celle de Diderot) des vues de Goujet sur le rapport à la langue maternelle que permet la traduction ; tout en soulignant la richesse de Tytler, elle lui reproche une certaine occultation du passé de la traduction et une sorte de rupture dans la référenciation de sa pensée traductologique, qui s'exprime dans une pratique souvent directe de l'observation et même une distorsion de ses sources. De façon très fine elle fait ressortir les divergences et les points de contact entre les perceptions historiques de ces penseurs de la traduction qui, dans une sorte de bilan 'fin de siècle' nous permettent de percevoir ce qui est en train de changer dans le discours sur la traduction et les langues.

Dans le chapitre 2, on trouve une remarque fort pertinente de l'auteure (qui rejaillit sur son propre travail) : « as Fanshawe's modern editor notes, the lines tell us more about Denham's thoughts on translation than about Fanshawe's practice as a translator – or Denham's own practice, for that matter » (p. 69) : on a envie d'ajouter que c'est aussi le sentiment global que l'on retire face à ce remarquable ensemble de préfaces analysées : il s'agit d'opinions exprimées par les traducteurs, de prises de position qui ne nous renseignent pas toujours de façon très précise sur leurs manières « réelles » de traduire. Dans le même esprit, on ne peut s'empêcher de laisser s'exprimer une certaine inquiétude face à la manière dont Tytler est parfois traité ; en effet on a, à un moment, une critique de son approche textuelle qui semble se libérer des écrits traductologiques théoriques évoqués : il y a chez Tytler un renouvellement quelque peu libérateur ou tout au moins innovant dans la pratique du commentaire de traduction ; cet aspect est quelque peu contesté, ou dévalorisé, par JCH, or il nous semble que si la traductologie se nourrit certes des écrits théoriques généraux, des réflexions (ou parfois simplement des opinions) des traducteurs et théoriciens, elle ne peut procéder sans examen des textes eux-mêmes (original et traduction), or c'est un aspect qui est quelque peu passé sous silence ou déprécié dans cet ouvrage, remarquable par ailleurs par son érudition.

Ces quelques réflexions critiques (à lire en filigrane comme un rappel d'autres orientations possibles ou/et un appel à d'autres types d'exploration sur corpus) n'enlèvent rien à la qualité de ce livre qui représente une somme de matériaux et de réflexions appelée à en faire un ouvrage de référence

apprécié ; nous ne pouvons que savoir gré à l'auteure d'avoir exploré et manié une matière si conséquente avec tant de maîtrise et de finesse.

NOTES

[1] Michel Ballard, *De Cicéron à Benjamin. Traducteurs, traductions, réflexions* (1992), réédition, Lille, Presses du Septentrion (collection : « Etude de la traduction »), 2007.

[2] Thomas R. Steiner, *English Translation Theory, 1650-1800*, Amsterdam, Van Gorcum, 1975.

Michel Ballard
Professeur émérite à l'Université d'Artois
ballard.michel@wanadoo.fr

Copyright © 2010 by the Society for French Historical Studies, all rights reserved. The Society for French Historical Studies permits the electronic distribution of individual reviews for nonprofit educational purposes, provided that full and accurate credit is given to the author, the date of publication, and the location of the review on the H-France website. The Society for French Historical Studies reserves the right to withdraw the license for edistribution/republication of individual reviews at any time and for any specific case. Neither bulk redistribution/ republication in electronic form of more than five percent of the contents of H-France Review nor re-publication of any amount in print form will be permitted without permission. For any other proposed uses, contact the Editor-in-Chief of H-France. The views posted on H-France Review are not necessarily the views of the Society for French Historical Studies.

ISSN 1553-9172